

Le désir mis en pièces



De la même auteure :

- *Futur, on veut sauver la planète*. 1992.
(écrit avec un groupe de jeunes).
- *Influences*. Edifie, Bruxelles, 1995.
- *Carré toujours croissant*. Edifie, Bruxelles, 1997.
- *Astro-Tarot*. Médiasset, Paris, 1997.
- *Training Excel 1997*. Campus Press, Paris, 1997.
- *Eveil*. Edifie, Bruxelles, 1998.
- *Se former en un jour – Le PC*. Macmillan, Paris, 2000.
- *Training Word 2000*. Campus Press, Paris, 2000.
- *Word 2002*. Macmillan, Paris, 2002.
- *Excel 2002*. Macmillan, Paris, 2002.
(Co-auteur Jacques De Schryver).
- Retranscription des enseignements de Khenpo Rinpoche.
- *9 jours pour 9 chemins – La voie du Dzogchen*. Yogi Ling, 2009.
- *L'enfant tombée du ciel*. Edilivre, Paris, 2010.

Linda Steven est mère de deux enfants. Maîtrise de lettres modernes à Paris Sorbonne et USHS. BTS en informatique et bureautique de gestion. Obtention quelques années plus tard de la carte de journaliste. Intérêt soutenu pour la philosophie bouddhique. Fréquents voyages en Asie, dont Inde et Népal.

Linda Steven

Le désir mis en pièces

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4977-1

Dépôt légal : Avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*à tous ceux là,
et pour mettre fin au désir,*

*Le sexe est la graine, l'amour est la fleur,
la compassion est le parfum.*

Osho

Deuil

Le deuil de celui que j'avais le plus aimé, le deuil blanc de sa peau sombre. C'est une question de pigments. La rondeur des traits. La voix doucement rocailleuse au débit lourd et lent, une voix qui traverse le temps, les chemins empruntés, les routes parcourues.

– Dis moi si je t'embête ? questionne agacé Ajay qui me fait face dans ce restaurant vieux rose à l'enseigne de Gandhi.

– Non, pas du tout.

– Si, je vois bien que je t'embête. Explique moi pourquoi au téléphone tu parles en rafales pendant des heures, et là tu te tais, pas un mot, tes yeux glissent soudain vers le carrelage, le sol.

Je ne vais pas lui expliquer une fois de plus que je suis plutôt introvertie et que ma voix s'extravertit quand elle veut, par intermittence et disserte au téléphone mais qu'au moment de l'échange, du face à face – car c'est bien Ajay qui est là et qui me fait face – je n'éprouve pas le besoin de parler, je perçois, je devine, je retiens. Je suis un recueil. Simplement à ce moment précis où Ajay avait perçu mon regard

défaillant, je pensais à celui que j'aimais le plus au monde, toujours absent et je mesure l'écart.

– À quoi tu penses exactement en ce moment ? Tu as l'air totalement plombée ! La fatigue sans doute, mais une méga fatigue alors !

Que je sois plombée ou que je ne le sois pas, je m'estime survivante, et je suis là. Je guéris de mes blessures, un peu, beaucoup en mangeant des chapatis au fromage. Posée. Sage. J'aurais pu ne plus y être. Et je suis encore là. J'ai une pensée pour le ciel et pour cette existence. Je remercie le ciel. Et je repense au fait qu'en venant à la rencontre d'Ajay j'ai croisé sur le trottoir un chien qui n'avait plus que trois pattes et quelques pas plus loin une handicapée assise dans son fauteuil roulant qui hurlait de rage à l'égard de celle qui continuait de la pousser résignée, fatiguée, lasse. Voir le détail de la douleur de l'existence. Tous les détails. Les mille yeux de Tchenrézi.

– À quoi tu penses exactement en ce moment ? Tu médites ?

Je médite, oui. C'est une question de pigments. Sa peau est sombre et la mienne est plus claire. J'y ai posé dessus mes doigts. J'en ai touché la texture et la trame. Je m'en suis servie pour y écrire des petits mots d'amour. Je les écrivais si bien sur sa peau si tendre ! Je l'ai cherchée si loin. J'ai parcouru le monde pour la trouver. Et j'ai perdu ma peau, la plus coriace de toutes, comme un serpent qui abandonne derrière lui cette vieille écorce usée qui se défait de son corps, qui fait sa mue et qui avance.

Je regarde ce passé lointain. Je regarde Ajay si proche et qui me touche, qui prend ma main dans sa main et qui me dit « là je ne sens rien » et dont je

caresse la main et qui me dit « là je sens quelque chose ». Peut-être n'ai je pas assez donné à Ajay qui venait vers moi affamé ? Ajay et son désespoir rentré, pas conscient du tout de son désespoir. Sa souffrance est bien palpable, bien perceptible pourtant, bien dessinée au couteau dans la flamme de son regard sombre et sous l'arcade sourcilière butée. Mettre un peu de paix là-dedans. Je risque un commentaire pour mettre un peu de gaité là-dedans. Après tout c'est samedi soir, et nous sommes au Gandhi.

– J'adore trop cette sauce. C'est super bon. La cuisine indienne est la meilleure du monde !

À froid, à froid, à froid, toujours à froid. Et ça va faire flop une nouvelle fois et je me recroqueville, m'escargote dans mon sous-sol et regarde bas, très bas vers le carrelage. Je ne veux pas parler. Je veux toucher la peau d'Ajay et c'est largement suffisant pour ce soir. Ajay et moi nous n'avons jamais rien eu à nous dire en dehors du toucher fin du genou, du toucher de l'épaule, et du glissement des dents sur la peau, et d'une langue qui traverse une arcade, un pavillon. Une espèce de labyrinthe comme cela, un jeu sans issue. Il n'y a jamais rien eu d'autre. Et cette longue cicatrice blanche sur le bras gauche d'Ajay. Que ses lèvres soient roses rien d'étonnant, non plus, mais cet éclair blanc dans la chambre, cet éclair au milieu du velours ambré de la peau, la cicatrice d'Ajay.

Le chercher

C'est un peu comme le son d'un tambour, ça résonne et ça vient de très loin. Je mesure combien sa présence me manque et combien j'aspire à le retrouver bientôt. Partie à la recherche de cet autre, je sais ce que la vie me doit, ce qu'elle va bientôt me donner. C'est une certitude. Ce sont des pierres blanches posées sur mon chemin. Je sais aussi combien je suis seule et combien Bertrand est là, à mes côtés, à me retenir par la main alors que je veux plonger dans ce grand océan. Il n'a pas encore nom de vacuité. Il se mesure aux petits pas que je fais pour m'approcher de lui. Il y a là quelque chose à connaître, quelque chose à découvrir. Et Bertrand est là à mes côtés qui me retient. Il ne sait rien encore du gouffre où je me penche. Je ne risque que la mort après tout. C'est bien peu de chose au regard de ce qu'est une existence et du temps que dure une vie. Mais Bertrand est toujours là qui me retient.

– Non, je refuse, tu ne partiras pas là-bas. Tu es à moi. Tu m'appartiens. Je t'ai kidnappée.

Bertrand me fait alors son scénario de la pieuvre : je suis tentaculaire et je t'ai collé partout des petites

ventouses et personne ne viendra te voler à moi. C'est la façon de toucher de Bertrand. Mais si Bertrand est un poulpe moi je suis un jeune chien qui tire toujours un peu trop sur la laisse, un bon gros chien à museau lourd. Un épagneul ou un labrador quelque chose comme ça. Je m'oriente au son de la voix, au son du tambour. Et je tire sur la laisse qui finit par se rompre. Et je me retrouve seule à pirouetter sur les chemins, à gambader, heureuse et soudain malheureuse. Car il y a des drôles d'oiseaux partout. Et je me revois tirant sur la corde en quête de. Bertrand m'a pris la main, m'attire dans l'abîme insondable de ses protestations.

– Non, je refuse. Tu es à moi, tu m'appartiens.

J'ai dû regimber, je ne sais plus, faire profil bas et regarder la pointe de mes souliers ou comme dirait Ajay « piquer du regard vers le carrelage ». En programmation neurolinguistique, ça doit vouloir dire quelque chose cette brutale descente des yeux vers le coin inférieur gauche des orbites.

– Ce monde là est trop étroit pour moi. Et je regrette d'avance la peine que je vais te faire.

Voilà. Je tiens sa main chaude et souple, légèrement aqueuse dans ma main. Je tiens aussi ses pieds souples et larges. Il aurait le profil à venir se baigner avec moi dans le grand océan mais il ne veut pas. Son corps est aqueux pourtant, briqué régulièrement par l'eau, oxygéné. C'est un vrai poisson, un poulpe, mais de l'océan il ne veut pas. Il préfère la baignoire.

– Tu vois, nous sommes, ici, au fond d'un puits. Nous sommes, toi et moi, des grenouilles du fond du puits. Ne voudrais tu pas devenir une grenouille du grand océan ?

Le grand océan, peut-être, mais avec palmes et tuba, pas l'océan dont je parle. Ça ne l'intéresse pas. Je me sépare de Bertrand, je n'ai plus rien d'autre à faire. J'arpente avec lui des routes qui ne sont plus nos routes, des chemins qui ne sont plus nos chemins. Je quitte le sol où j'avais trouvé une assise, je fais mes bagages et je pars à la recherche de cet autre que je connais déjà. Il habite dans un pays reculé du globe, un pays chaud en été et froid en hiver. Là rien que du très normal. Mais on peut s'y perdre et surtout naviguer des heures et des heures, des jours et des nuits sur ses grands lacs glacés sans jamais rencontrer âme qui vive, et surtout sans jamais rencontrer le grand océan. On peut s'y perdre et ne croiser que ses bruyères si douces à respirer et de gros rochers gris à tête chauve et des fleurs jetées en bouquet sur ses ravins vertigineux. Mon côté bœuf qui avance le museau dans l'herbe et qui broute, obsessionnel, une feuille après l'autre me fait défricher ainsi de vastes étendues. Il suffit de mettre résolument un pied devant l'autre mais la route est longue et toujours pas d'océan en vue. Et je musarde et je traîne. Et je déboule un ravin pour y cueillir une fleur. Et j'en remonte les genoux écorchés et je vois clairement la chaîne de la causalité et le maillon où je stationne depuis tant d'années : « ...de la sensation naît le désir et du désir l'attachement... ». À écrire en lettres bleues sur le fond blanc de l'océan.

Et je me remets en chemin pour aller la rencontre de celui que j'aspire tant à retrouver. Et je verrai à quel endroit du cœur tombent nos deux fleurs. Et je me promets de trouver l'océan.

Le trouver

Parler d'une ville sans la nommer. La nommer ne sert à rien car ce n'est pas la ville qui compte mais l'état d'esprit qui nous la fait traverser. Toutes les villes du monde se ressemblent. Celle là est semblable aux autres par sa quantité de poussière et de cannettes éventrées qui traînent, par sa quantité de bruits et de sueurs, par ses mètres cube de visages formatés, convenus, de passants qui flânent, qui traversent les rues. Mais il y eut plus et mieux que cette humaine pesanteur qui transpirait à chaque pas sur les trottoirs, il y eut cette expérience unique, indissociable dans mes souvenirs de cette ville où elle survint.

Tandis que je remontais une rue au milieu du vacarme ambiant soudain je me sentis flotter, heureuse, une joie profonde m'habitait. Au-dessus du théâtre du monde je vis se lever un immense soleil qui irradiait une paix profonde, une harmonie qui jusque là m'était inconnue et alors même qu'il s'élevait dans le ciel, il se levait aussi dans mon cœur qui fut pour quelques instants submergé par un moment de plénitude absolue. Tout était léger et clair. Et tout

venait de là. Cette vérité que j'avais mis tant de temps à trouver, que j'étais allée chercher si loin émergeait enfin : la vérité d'un monde qui n'est plus assujettit aux lois du monde ordinaire, l'émergence de l'infinité des mondes sans aucune barrière ni cloison. Ne plus rien dire et ne rien nommer. J'étais encore sur cette terre sans y être, mais totalement hors d'atteinte : le monde phénoménal ne pouvait plus venir me heurter, un bonheur sans pareil m'habitait. Il n'y avait plus moi et le monde.

Revenue quelques temps plus tard de cet état de bonheur, je mesure combien cette terre est basse et sordide mais je suis prête à coopérer avec elle, avec son sol zéro et ses ignominies. Nous devons coopérer, nous n'avons pas le choix, nous n'avons qu'elle. Et par conséquent j'avance, je circule, je danse, je marche pieds nus, je marche en chaussures. Et le pull jaune que je portais, ce jour là, a une valeur inestimable dans mes souvenirs. Il était de la couleur des émotions que je ressentais, l'or que j'ai ramené de là-bas, tout l'or du monde, chaud, vibrant, coloré, sonore et bientôt le toucher vertical de la peau, strié de blanc, la flèche qui gravite vers le ciel. Je ne puis oublier que c'est en allant pour la première fois à la rencontre de mon bien-aimé que je fus submergée par ce sentiment de paix profonde. Je me revois grim pant la côte dans le tapage assourdissant des trottoirs mais habitée toujours par ce sentiment de bonheur.

– Tu vas retrouver un ancien ami à toi.

Je suis seule mais ces mots pourtant résonnent puissamment à mon oreille comme s'il y avait quelqu'un pour me les dire, j'entends cette voix qui me parle mais il n'y a personne, cette voix surgie d'un lointain abîme et pourtant si proche, une autre

voix, peut être celle de ma conscience qu'en temps ordinaire je ne pourrais entendre tant elle est ensevelie, voilée, recouverte par de puissants chaos. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? C'est comme si quelqu'un d'autre me parlait et pourtant je suis seule. Mon cœur bat plus fort, à éclater dans son petit habitacle de chair, à en comprimer les os, la poitrine, le sang. C'est venu d'ailleurs. La tête est ouverte et le cœur. Mais d'où cela vient-il ?

Je traverse des ponts, j'emprunte des rues, je longe des murs blancs, je longe des murs gris, je remonte une allée maculée de boues et de flaques d'eau, à main gauche je tourne, laissant derrière moi des petites échoppes poussiéreuses où l'on vend des légumes et quelques piteuses volailles qui pendent à un clou. Le sentier devient plus clair, léger, borde maintenant une enfilade de bâtisses pour mener enfin au portail d'une vaste demeure sur le fronton duquel des mots de bienvenue sont écrits. J'en pousse la lourde porte. On m'a passé un collier de fleurs au cou et offert quelques bouquets pour célébrer l'événement qui bientôt va y avoir lieu. Je monte plusieurs étages, arrive sur les toits, pénètre dans un petit appartement baigné de soleil. Les pièces sont décorées d'étoffes éclatantes et de tapis profonds. Il n'y a pas de pierres précieuses mais les pierres précieuses sont partout présentes : un rubis posé sur la gorge, un saphir sur le cœur. Et je le vois arriver bientôt dans son éclatante beauté précédé de tant de lumière et de tant de clarté. Il me reconnaît immédiatement. Je le reconnais immédiatement. La voie lactée passe devant mes yeux et ses myriades d'étoiles. Et le ciel et son océan bleu. Maintenant en sa présence, je suis replongée dans cet

état de bonheur que j'avais connu quelques heures plus tôt en remontant les rues.

– Nos esprits sont les mêmes, me dit-il et nos routes sont unies. Nos fleurs sont tombées au même endroit du cœur.

Belle journée aujourd'hui. Une journée à marquer d'une pierre blanche. Je l'ai retrouvé, enfin. Pas de virgule à mettre et pas de point. L'histoire se poursuit maintenant dans le grand océan.

– Bienvenue !

Le jour de la Réalisation, ces simples mots là seront dit. Pas d'aventure sous le ciel et pas de mésaventure.

– Je te donnerai bien plus que tout cela.

Et j'ai repris ma route après être restée plusieurs années à ses côtés. À l'aimer, à le servir, à l'honorer, à le protéger des rayons du soleil quand il faisait trop chaud et de la pluie quand le ciel soudain s'assombrissait en l'abritant sous une ombrelle que je tenais toujours à main droite, à lui servir le thé, à répandre des fleurs sur son passage, à dérouler sous ses pas l'empreinte des signes les plus propices qui soient.

– Parce que nous nous aimons, me disait-il, parce que tu me manques à chaque instant, parce que tu me manques toujours.

Et je suis restée avec lui des journées entières sous le soleil tapant, à marcher sur des routes poussiéreuses, à m'installer dans l'herbe à ses côtés pour voir poindre le jour et pour le voir décliner. La pluie tombait furieusement un jour et nous continuions à contempler le silence de ce somptueux paysage au bord duquel un lac venait boire à nos

pieds. Il n'y avait plus personnes à l'exception de nos deux chevaux blancs, petits, trapus qui paissaient dans la lande soudain devenue froide et détrempée. Les paysages de Mongolie sont les plus beaux qui soient. À Oulan-Bhator nous avons continué la route à dos de cheval et durant trois jours et trois nuits nous n'avons plus rencontrés un seul humain. Il n'y avait personne à l'horizon, nous étions vraiment seuls. Deux petits points perdus au milieu d'un désert infini. À ces moments là on mesure ce que signifie la réalité des esprits qui ne font plus qu'un, et des mains qui s'aiment et qui se frôlent. Il n'y avait que quatre mains dans cet immense paysage.

Le quitter

La réalité de cette souffrance qui fait ses cisailles et ses découpes quand on est séparé de celui que l'on aime une nouvelle fois s'imposait à moi. Je me retrouvais privée de son sourire qui m'avait rendue plus vivante. Je me suis attachée à du vent. J'aurais dû traverser ce temps de ma vie comme on traverse la belle allée sombre d'un bois en laissant derrière soi les arbres soudain ensoleillés et replongés dans l'ombre.

Et que reste-t-il de tout cela ? Le cours sinueux d'une rivière à Mulhbach sur Bruche où je me retrouve en rade. Et mon cœur. Celui-là est offert au vent, aux oiseaux. Ils peuvent l'écharper, le mettre en pièces, il n'y a plus rien dedans. Je suis morte en rase campagne je suis morte en rase campagne. Je n'avais pas vu arriver droit sur moi ce bolide. Je roulais à bonne allure sur la départementale quand tout à coup surgit en sens inverse une voiture qui tente un dépassement maladroit et qui au lieu de se rabattre au plus vite, s'écrase à du 110 à l'heure dans ma voiture. Je ne lui en veux pas à cette voiture. Elle m'a permis de tirer un trait. Ma voiture est en bouillie. Les

pompiers arrivent, en découpent le toit, s'introduisent dans l'habitacle, et me trouve inconsciente, la tête inclinée sur le volant. Le Samu arrive. On me donne de la morphine. Le médecin analyse avec beaucoup d'attention mes côtes brisées, me redonne de la morphine, m'anesthésie, me transporte à l'hôpital où je gis durant deux jours entre la vie et le mort. Je voyage sans corps au-dessus des horizons les plus divers, très au-dessus des toits, largement plus haut. J'entends des médecins dire : « Elle l'a échappé belle ». Durant deux jours j'ai visité des contrées, des paysages flottants, des océans. Et ensuite il a fallu que je redescende, que je réintègre ce corps indemne à part les côtes brisées : l'existence encore et toujours, une bonne nouvelle à partager avec tous, l'existence.

– Vous auriez pu y rester. Vous le savez. La voiture qui vous a percutée, vous auriez pu l'éviter. Pourquoi ne l'avez vous pas évitée ?

– Je pensais à autre chose.

Je rêve. Je rêve. À ce moment précis où s'est produit l'accident, je pensais à lui. Mais là je mesure combien mon attachement devient problématique. Il faut que cet attachement cesse. Chaque fois que j'éternue je le sais, j'en ai la certitude. Mes côtes me font mal quand j'éternue. L'attachement naît du désir et le désir de l'ignorance. Essayer de descendre au plus profond de cette structure de la causalité, en descendre un à un tous les étages pour arriver enfin à l'ignorance, cette volonté de faire et d'être dans un monde qui n'est qu'illusoire.

Mourir et renaître

C'est comme une cure de désintoxication. J'aimais déjà beaucoup Opium de Jean Cocteau à l'époque. Mais je ne l'avais pas vécu. Maintenant je sais. Je me revois regardant dans le rétroviseur de la voiture. Et le blanc de l'œil, strié, nerveux. Personne ne peut le faire à ma place. Je le sais bien. Je suis toujours à jeun pour la conscience car il n'y a que la conscience. Il n'y a pas de conscience substitut, il n'y a pas de conscience artefact et pas d'aide envisageable. On est dans du 400 carats. La pureté, la nudité totale. Personne ne peut aider. Mais comment je roule ! Je me suis trompée de route une fois encore. Et j'ai remonté un sens interdit. Et puis surtout il y a ce nouvel accident. Ce minuscule accident sur le parking de l'hypermarché. C'est à cela que je vois que je vais mieux. Les accidents sont de plus en plus bénins, sans importance. J'ai éraflé l'aile gauche de la voiture qui était garée à côté de moi en voulant sortir du parking. Je ne l'avais pas vue parce que je pensais à lui. Donc je conduis un peu mieux et je ne marche plus à l'oblique, pareille à une flèche qui traverse l'espace à la vitesse de l'éclair comme j'avais l'habitude de le

faire avant. Mais droit et souple et tranquille comme un éléphant. J'ai acquis une certaine forme de stabilité. C'est un immense progrès. C'est à tout cela que je vois que je vais mieux mais à l'APEC et sur Cadremploi, quelques petites rechutes encore, ici et là, car je suis candidate pour les jobs en Afghanistan. J'aimerais bien partir travailler là-bas. Ma convalescence n'est pas encore totale, pas nette, il y a encore des petites choses à améliorer, ici et là, mais c'est moins campé dans les crispations qu'avant. La posture est plus souple, plus détendue.

Renaître ? C'est avoir balayé devant sa porte, ouvert les fenêtres et secoué les tapis pour en faire tomber la poussière. C'est l'entendre encore et souvent m'appeler au téléphone. Le son de sa voix est toujours le même mais il n'y descend plus en pluie dans mon cœur pour y forer ces millions de puits, y dessiner ces arborescences et ces arabesques, y creuser ses porosités. Il a tué tous les sentiments que j'avais pour lui, petit à petit, lentement mais sûrement, il a installé en moi la Virgin Attitude, la réplique que lui donne mon sens glacial de l'analyse. Le cœur est chaud mais la raison est froide, objective. Sans émotion, je décortique aux rayons X. Je vois. J'aime les visages, les situations, les analyses. Là je dissèque comme un scanner, j'étudie, j'observe, je note. C'est le côté calme de ma personne, mon côté monastique. Un texte compliqué, une petite laine, un tabouret et je suis tranquille tout un week-end de Pâques. Ou un cas difficile, une personne invivable, quelqu'un qui a tellement de problèmes que personne n'en veut, alors, c'est pour moi, je prends. J'étudie, j'analyse.

J'ai instauré un no man's land entre lui et moi. Ne pas toucher. Ne plus toucher. Éplucher. Seul demeure l'inséparabilité de son esprit et du mien. Un morceau de pièce bleue et un morceau de pièce bleue. Ou l'océan dans l'océan.

– Fallait pas toucher la balle ! me crie-t-il, avec une pointe d'humour depuis les gradins.

J'ai donné un but à l'équipe adverse car j'ai touché la balle, j'avais envie de la toucher, je ne pouvais pas m'empêcher de la toucher. Nous étions en train de jouer au foot en plein désert de Gobi. Il faisait très chaud. Et soudain j'ai touché la balle. On avait mis deux bâtons pour simuler les buts. Et j'ai touché la balle. Mince, pénalty. La balle est rentrée dans le périmètre. C'est but. Oui, il aurait mieux valu contempler la balle ou la toucher du pied ou la laisser rouler. C'est une mauvaise partie que j'ai joué ce jour-là dans le désert de Gobi.

Les amours en 2 D

Bon. J'essaie de lâcher un peu le désert de Gobi. Pas facile d'oublier. Pas facile de passer de la 3D à la 2D. Une site de rencontres virtuelles est la première stupidité que je trouve pour maquiller ma souffrance en facétie

Une site de rencontres virtuelles est la première stupidité que je trouve pour maquiller ma souffrance en facétie.

Avec qui vais-je sortir ce soir ? Il fait froid. Ma conscience oblique et ma peau se resserre. J'étudie diverses lettres de motivation, de belles et langoureuses plumes qui écrivent des mots d'amour sur les sites de rencontre en ligne, en MSN, et tout ce qui s'en suit.

– Taille ? Mensurations ? Soutif ?

L'amour n'est pas débitable en morceaux. Et le plus beau n'est pas dans la liste. Est-ce que ces conditions là de rencontre vous conviennent ? Vous aurez rendez-vous bientôt moitié avec moi-même et moitié avec mon avatar, ma photo, le fantasme que vous avez de moi et auquel vous tenez tant. Est-ce que cela vous convient ? Oui. Il est d'accord. Il est

prêt à tout puisqu'il veut s'en mettre une. On ne peut pas appeler cela de l'affection. Ce serait indigne. C'est l'incapacité à loger seul dans un lit, c'est l'appel du mouton pour la brebis. J'aurais pu choisir un autre animal. Et donc, pour se la faire (taille, mensurations, soutif) il a décliné sur sa fiche les critères de son rêve hollywoodien : plutôt blonde, plutôt jeune, plutôt bien chaloupée. Et surtout pas Bac + 5 et plus. Ça va l'agacer. Elle en saura plus que lui. Une future présidente, peut-être. Donc il faut qu'elle soit jeune, blonde et un peu bête. L'amour sans emmerde et surtout pas de prise de tête, un trou, du fuck.

– Vous êtes sûr que vous voulez me voir ?

– Tout de suite.

Oui, mais moi je ne veux pas qu'il me voie tout de suite, ni demain, ni après demain. Et je passe au suivant. J'en ai plus de 19 000 à inspecter comme cela. Il y a ceux qui sont connectés, en ligne, la petite lumière verte est allumée, (dans les bordels c'était la rouge) et ceux qui ne le sont pas, il fait noir, il n'y a plus d'espoir.

Je cherche un substitut d'âme sœur à un endroit où je suis sûre de ne pas le trouver. Preuve que je ne suis pas encore complètement guérie, que ma cure de détox qui dure depuis un certain temps déjà n'est pas complètement terminée. Même si je vais bien maintenant, même si je vais mieux. Je rogne les derniers coins d'illusion qui subsistent en moi. Et pour me trouver un ersatz, j'ai décliné sur ma fiche les critères de mon rêve hollywoodien : il doit avoir entre 28 et 78 ans. C'est tout. Je n'ai rien écrit d'autre. Sauf une petite citation d'Osho : « Le sexe est la graine, l'amour est la fleur, la compassion est le parfum ». Ensuite viendront à moi les futurs

candidats. On verra lequel a de la compassion. Cela reste mon critère essentiel. J'ai mis dans mon album à photos en ligne diverses images du fond culturel de l'humanité mais aussi deux photos troublantes : celle d'un bébé phoque, magnifique, adorable, avec sa splendide fourrure blanche et ses grands yeux noirs, candides, caché derrière un rocher, et quelques minutes après, ce même bébé phoque, dans la main des bouchers, réduit à une petit boule saignante de chair, de la taille d'un poing, pas plus, mais bien vivante encore, et tellement consciente. On verra lequel remarquera cette photo. Et celui qui la remarquera sera mon Only One. La compassion.

Yi-Nan

Une jolie petite fleur de pêcher, une peau qui semble si tendre et si douce au toucher qu'il ferait bon y aller murmurer quelques poèmes, me dis-je, en regardant la photo d'un jeune homme au visage fin et triste incliné légèrement vers le bas. Sa capacité à orienter ses yeux dans le coin inférieur gauche de l'orbite ajoutait encore à son charme, la réplique de cette nostalgie qui est souvent la mienne. L'âme sœur ? Mon alter ego ? L'autre pigeon en porcelaine avec lequel je pourrais former la paire au pied de la cheminée ? Le beau visage d'un jeune homme qui ressemblait un peu à une fille (il aurait pu mettre « très agréable à regarder » sur sa fiche) et le texte bref qui l'accompagnait en un français maladroit disaient simplement ceci :

– Je suis triste. Je n'ai pas rencontré le grand amour mais je cherche une femme gentille et attentionnée.

Par sympathie, je lui envoie un imail aussi laconique que son annonce :

– Si le grand amour est difficile à trouver vous rencontrerez sûrement une femme gentille et attentionnée. Ne soyez plus triste.

Sa réponse à mon imail fut immédiate.

– Oh, toi tu es gentille ! Donne moi ton numéro de téléphone. Je t'appelle.

Et je tombai sur un garçon totalement en fureur qui tempêtait de rage et de colère contre une récente entourloupe que le destin venait de lui jouer. Je l'écoutais me raconter tous les épisodes marquants de sa jeune existence. J'étais l'oreille attentive dont Yi-Nan avait besoin pour s'épancher. J'étais cet humain au téléphone qui lui disait oui quand il le fallait et non quand il le fallait, qui ne perdait pas un mot de toutes ses confidences qui tombaient en rafales comme toute l'eau déversée des nuages par temps de mousson : ses 23 ans d'étude de la musique déjà derrière lui alors qu'il n'en a que 28 au moment où nous faisons connaissance ; son père qui lui cognait la tête sur son piano au point de le faire saigner du nez pour qu'il apprenne correctement à jouer ; ses deux années passées à enseigner au conservatoire de Pékin à des étudiants presque aussi jeunes que lui ; la sentence des officiels communistes de l'expulser du conservatoire car il n'était plus suffisamment dans la ligne ; sa décision enfin de quitter la Chine et de tenter sa chance au concours de chef d'orchestre de Paris. Yi-Nan échoue à cet examen et s'estime bientôt victime d'un complot raciste. Le ton de sa voix devient subitement plus parano alors qu'il m'explique en détail les circonstances de cette regrettable injustice. J'écoute cette histoire attendrissante. Yi-Nan voudrait me rencontrer. J'accepte.

Peut-être son visage m'inspirera-t-il quelques nouveaux poèmes ? Peut-être sera-ce lui, si nécessaire à mon inspiration, qui aura le pouvoir de libérer mon âme de quelques nouveaux accents lyriques qu'elle cherche tant à psalmodier ? Nous sommes ici à l'apogée du romantisme : Hugo, Lamartine, Goëthe. Quelqu'un qui soit du même rang que moi : artiste, poète, et flippé à heure fixe. Car je cherche un muse, le Muse, le zip qui me permettra de décompresser les milliers de poèmes qui font la file en attente dans mon cerveau, qui y compactés. Oui, peut-être sera-ce lui, ce nouveau, ce futur comme ce fut, durant ce bel été 1905, Buncha avec ses yeux effilés, deux petits traits de pinceau, qui déboula soudain sur cette plage thaïlandaise et dont immédiatement je tombai amoureuse et pour lequel j'écrivis dans un état de fièvre absolue un recueil de plus de 1000 vers, toujours à l'état de manuscrit non publié dans mon tiroir, intitulé « À la sauce Thaï et aux piments (poèmes), à Buncha ». Aucun éditeur bien sûr ne pourrait s'engager sur un titre pareil. Et aucun éditeur d'ailleurs ne souhaite s'engager sur de la poésie sauf cas exceptionnels qui conduisent, cas exceptionnels, à l'attribution d'un exceptionnel Prix Nobel de poésie. Mais là il faut que l'amour soit fort, très fort : Vincente Aleixandre, Pablo Neruda.

Pour Yi-Nan, je veux écrire un recueil parfumé aux écorces de fruits et toujours avec cette propension à admirer les deux petits traits de pinceau du regard, à m'en délecter. Et le tout dédié à ce nouvel élu qui possède déjà le don de faire vibrer mon cœur. Dans ce monde triste et froid où je passe beaucoup de temps à remplir des factures, et à répondre à des lettres administratives (ô cette haine de l'enveloppe à fenêtre

et du chéquier !) il sera mon danseur. Oui, c'est cela que je veux. Il me faut un danseur, quelqu'un qui me délivre de ma fièvre dionysiaque, de mon ivresse poétique persistante : la chauffe. L'alcool brûle et l'amour.

Et je me consume du feu incandescent de cette centrale thermique à énergies renouvelables : muse, musée, musique. « *J'allais sous le ciel, Muse ! Et j'étais ton féal !* » Rimbaud. Serai-je le féal de Yi-Nan ? Pour le savoir, il est primordial d'abord de le rencontrer, de ne plus stationner derrière l'écran de l'ordinateur.

Donc rendez vous est pris dans la réalité, dehors, pas au cœur d'un réseau fictif où l'on se crée des amis potiches mais à l'extérieur, là où l'on aura peu de chance de tomber en addiction, tant il fait froid et tant il pleut et tant c'est la grisaille et tant il est plus agréable de rester au chaud à la baraque, coincé devant l'écran de l'ordinateur. Je mets mon plus beau jeans et campe sur le sommet de ma tête un impeccable chignon, le sérieux, le label qualité, monte dans ma voiture, embouteillage au centre ville garanti, trouve à me garer in extrémis, et ceci pour honorer le timing et pour être à l'heure (pas obsessionnelle mais de temps en temps des petits zestes) et vois arriver, enfin, droit devant, au bout de cet interminable quai de gare, un jeune adolescent.

Il a 28 ans mais il en fait 18. Il n'y a plus qu'à assumer maintenant. Mais un enthousiasme juvénile nous habite tous les deux. Nous avons un côté guilleret qui ne fait aucun doute et repérable par un observateur extérieur au premier coup d'œil.

– T'as pas peur ? m'avait-il demandé au téléphone.

– Non, pas du tout.

Il semblait redouter quelque chose, lui. Mais le feu prit assez vite entre nous, un gentil petit feu qui n'a pas besoin d'être entretenu au soufflet de forge. Pas besoin d'avoir peur. Pas besoin d'avoir froid. Nous sommes contents de nous retrouver. Comme si c'était hier. Car il a l'impression de m'avoir été déjà rencontrée. Où ? Quand ? Comment ? Il ne sait pas. Pas dans cette vie en tout cas. Il se sent en pays connu. J'en suis fort aise. Et hop nous nous dirigeons dans un petit troquet pour y déguster lui un café et moi un cappuccino. Et hop, il renverse son café, car il est intimidé, tout de même, surpris. Il ne s'attendait pas du tout à ça. Je me revois le regardant renverser son café et esquisser avec lui quelques menus gestes de nettoyage la serviette de table à la main, et simplement lui dire, et ceci pour achever de le mettre en confiance :

– Ce n'est rien.

Assis sous le jet lumineux du lampadaire chromé du petit bistrot où nous avons posé nos sacs, il me raconte une nouvelle fois sa vie, et il me raconte aussi la mienne car il a un don d'empathie et quelques qualités d'observation. L'éclairage est vif. Il ne permet aucune dissimulation. Yi-nan est inspiré, sensible, communicatif malgré ses difficultés à s'exprimer en français. J'aime ses yeux pleins de gentillesse, des yeux très grands dans un visage très fin. Un proverbe tibétain me revient en mémoire alors que j'écoute Yi-Nan sans perdre aucun de ses gestes : « Grands yeux, grand cœur ; petits yeux, petit cœur ». Et il se commande une pizza aux lardons et je ne me commande rien.

Nous faisons figures d'innocents complets, lui et moi, assis sur notre banquette en simili, deux feuilles de salade dans un monde de brutes qui se racontent leur vie avec une spontanéité dans l'action absolument pas couleur locale. Nous ne sommes pas d'ici, lui et moi. Nous le savons bien. C'est pour cela que nous nous sommes rencontrés. Nous n'avons pas créé quatre dossiers et trois classeurs Centra avant de prendre la décision de nous voir. Nous n'avons pas fait de réunion. Nous avons pris un ticket de train. J'apprécie l'immédiateté de Yi-Nan comme il apprécie la mienne. Quelque chose venu d'ailleurs. On le sait bien. On portera notre croix jusqu'au bout. On le sait bien.

Yi-Nan suppose que cette rencontre modeste dans ce lieu modeste entouré d'éléments ordinaires du réel est en fait beaucoup plus qu'anodine car elle est le fruit d'une rencontre dans une autre vie. C'est ce que Yi-Nan affirme. Il porte la responsabilité de cette allégation. Il tient à son idée, il y revient. Il a l'impression de m'avoir déjà rencontrée en Chine dans une vie précédente. Avant, quelque part avant, dans le très lointain passé du passé de son passé, là où on ne compte plus ni les antériorités, ni les recoins, ni les excavations, ni les histoires terminées ou pas. Sa manière à lui de se rassurer sans doute, de ramener l'inconnu à du connu, un peu comme les missionnaires jésuites qui débarquant au 17^{ième} siècle à Pékin pour la première fois essayaient de retrouver dans les paysages découverts des formes et des couleurs semblables à celles qu'ils venaient de quitter en Europe.

– Tu ressembles à une chinoise.

En faisant un gros effort d'imagination alors mais vraiment un très gros effort. Et c'est déjà ce que ma mère me disait quand j'étais petite. Et elle insistait aussi sur les origines mongoles de ma grand-mère. J'ai toujours suspecté ma mère d'être légèrement mythomane. C'est d'elle d'ailleurs que je tiens mon goût pour l'écriture. « Mythomane en plus » serait mon diagnostic pour elle. Et elle me parlait de Gengis Khan et du grand Kubilaï et de mon incapacité à rester tranquille trois minutes. Selon elle je devais être une habituée des grands espaces, mais des très grands espaces alors, et j'avais dû apprendre à dormir sur un cheval la nuit plutôt que dans un lit. Et c'est d'ailleurs pour cela qu'elle m'a condamnée à la patrouille des guides de France dès mon plus jeune âge et surtout pour se débarrasser de moi car elle n'arrivait plus plus à me tenir. Et là après deux ans de bons e loyaux services auprès de ma cheftaine, je ressorts avec pour totem et quali « Mustang téméraire ». Le fameux incident du buisson plein d'épines les avaient marqués. Je n'avais pas hésité une seconde à me jeter dedans pour faire gagner mon équipe. Déjà, la passion, le feu, cet espèce d'enthousiasme venu on ne sait d'où, mais qui signifie, étymologiquement, « avoir dieu en soi », être habitée par Dieu, je le fus, et je le suis maintenant par Yi-Nan.

Oui, ça doit être cela. C'est du Mustang, ou pas loin du Mustang que je viens, j'en suis sûre, et je me retrouve sur un trottoir glacé qui longe une gare en face d'une petite feuille de salade croquante à souhait et verte, toute verte. Maintenant que Yi-Nan est rassuré, qu'on est pays tous les deux, il me fait